

Un exemple de recherche sur les pratiques de lecture des étudiants Abidjanais

par Regina Traoré Serie*

Resumé

Cet article pour l'objectif de dresser un inventaire des pratiques de la lecture des 345 étudiants à Abidjan pour assister à obtenir des éclaircissements sur des programmes culturels adaptés aux besoins locaux. Un questionnaire a été soumis aux étudiants afin de vérifier les hypothèses que (i) les types de lecture dépendent du sexe de l'individu, (ii) le modèle parental est un facteur explicatif des pratiques de lecture, et que (iii) la lecture est vécue avant tout comme un acte utilitaire. L'étude s'agit qu'aucune campagne de promotion du livre et de la lecture n'aboutira au succès sans s'appuyer sur la connaissance précise des pratiques et des motivations des populations visées.

*Dr. Regina Traore Serie est maître assistant en communication, CERCOM, Université d'Abidjan, Côte d'Ivoire

A Case Study of Reading Habits of Students in Abidjan

by Regina Traoré Serie

Abstract

This study examines the reading habits of 345 students in Abidjan. A questionnaire was given to students to verify the following hypotheses: (i) that reading habits depend on the gender of the individual; (ii) that the parental model factor contributes to reading habits; and (iii) that reading is done mainly for commercial purposes.

The findings suggest that no book promoting or reading campaign will succeed, if it is not supported by accurate facts based on a study of the practices and motivations of the target population.

Introduction

En Côte d'Ivoire, comme dans de nombreux pays africains, la lecture est considérée comme une activité nouvelle et étrangère au contexte socioculturel. Ne dit-on pas que l'Ivoirien ne lit pas, que le livre est hors de prix, que seuls les élèves et les étudiants (et encore!) pratiquent une lecture utilitaire qui cesse dès leur entrée dans la vie active?

Toutes ces affirmations ne reposent sur aucune donnée scientifique. Bien souvent, elles relèvent de l'observation empirique, du bon sens ou de préjugés tenaces véhiculés depuis à présent une trentaine d'années. Possédons-nous cependant des informations précises et détaillées sur les habitudes, les motivations, les pratiques de lecture des Ivoiriens?

En Côte d'Ivoire, nous constatons qu'il n'existe pas à notre connaissance, de grande enquête nationale effectuée sur un échantillon représentatif de la population par des organismes publics tels l'INSEE ou l'IFOP en France. Par contre, nous connaissons quelques études menées par des organismes d'études privés, tel l'Institut Ivoirien d'Opinion Publique (IOP) et commanditées par des sociétés commerciales étrangères désireuses de prospecter avant de venir s'installer en Afrique. Les résultats de ces études sont le plus souvent confidentiels. D'autres types d'études sont également effectuées par des experts ou consultants étrangers commis par des organisations internationales telles l'UNESCO (cas du rapport de Jean Pierre Benichou (1)), la Banque Mondiale (1), etc. Là encore, les résultats ne sont pas publics et une diffusion restreinte a lieu au niveau des ministères concernés et de quelques professionnels privilégiés du livre (grandes librairies, maisons d'édition étatiques). Enfin demeurent les travaux divers des bibliothécaires et documentalistes de tout bord, les mémoires et les thèses d'étudiants en sociologie, en psychologie ou en sciences de la communication, qui, eux, sont le fait des nationaux.

Il est évident que les objectifs de tous ces travaux diffèrent selon les équipes, les personnalités et les institutions qui les produisent. En effet si certaines recherches ont un but économique ou commercial, d'autres expriment un désir pédagogique ou veulent conduire une politique culturelle nationale. Quant aux travaux universitaires, ils appartiennent généralement à un certain type de sociologie descriptive et sont destinés à la promotion personnelle. Les méthodologies sont différentes selon la formation initiale des chercheurs et surtout les moyens financiers: dans l'ensemble, l'enquête sociologique par

questionnaire administré domine.

Lorsque nous interrogeons les professionnels du livre (éditeurs, libraires, bibliothécaires) sur le bien-fondé et leur connaissance des résultats de ce type d'études, nous constatons une grande indifférence par rapport au problème ou alors quelques vœux pieux sur la nécessité de recherches sur le livre. Nous avons même rencontré un éditeur opposé aux études de besoins des lecteurs ivoiriens car disait-il "Le succès d'un livre relève avant tout du hasard et de l'intuition" (sic)....

Comment peut-on développer le marché du livre dans notre pays si l'on ne dispose d'aucune information minutieuse et approfondie sur des sujets aussi divers que:

- les livres possédés au foyer
- la fréquence de la lecture de livres
- les sommes consacrées à l'achat de livres
- les lieux où l'on se procure le livre

C'est au vu de cette insuffisance de recherches effectuées par des ivoiriens sur des grousques sociaux précis et utilisant des outils méthodologiques scientifiques que nous avons accepté avec joie en 1986 d'encadrer le mémoire de maîtrise d'une étudiante (3) sur un public que nous cotoyons quotidiennement: les étudiants d'Abidjan. Nous allons donc livrer la méthodologie et les résultats de cette enquête avant d'en observer les limites.

Les étudiants Abidjanais et la lecture

La problème

La lecture est un outil pédagogique indispensable dans la formation universitaire. Outil pratique pour l'acquisition des connaissances, le livre, ou du moins le recours à l'imprimé, permet d'actualiser régulièrement le savoir acquis car l'évolution rapide de la science dans tous les domaines remet sans cesse en question les enseignements reçus. Or, aux dires de la plupart des enseignants, le rôle de la lecture n'est pas apprécié à sa juste valeur par les étudiants qui manifesteraient une indifférence certaine pour cette pratique. Le niveau de formation et la culture générale des étudiants s'en ressentiraient.

Par rapport à quoi et à qui les étudiants seraient de "mauvais lecteurs?" Quelles informations corroborent cette opinion répandue

chez le corps enseignant?

L'objet premier de cette enquête était de dresser un inventaire global des pratiques de la lecture des étudiants. Le terme étudiant désigne ici toute personne autorisée à s'inscrire dans un Etablissement d'Enseignement Supérieur après l'obtention du Baccalauréat. La ville d'Abidjan a été retenue comme unique lieu d'enquête car la plupart des Ecoles Supérieures et toutes les Facultés y sont implantées. De plus, c'est à Abidjan que le circuit du livre est le plus développé.

- Que lisent les étudiants abidjanais?
- Quels sont leurs goûts et leurs motivations en matière de lecture?
- Quels sont leurs besoins de lecture et comment les satisfont-ils?
- Comment jugent-ils leurs pratiques de lectures?

C'est à toutes ces interrogations que l'enquête a tenté de répondre. Un questionnaire, anonyme et standardisé (de 49 questions) a été soumis aux étudiants afin de vérifier les hypothèses suivantes:

1. Les types de lecture dépendent du sexe de l'individu
2. Le modèle parental est un facteur explicatif des pratiques de lecture: les étudiants issus de milieux analphabètes lisent probablement moins que leurs camarades ayant des parents cadres moyens ou supérieurs.
3. La lecture est vécue avant tout comme un acte utilitaire.

L'échantillon

345 Etudiants ont constitué la population-test de ces hypothèses. Issus des facultés de Lettres, Médecine et Pharmacie, de grandes écoles-ENS, ENSEA, INSET-ils représentent 2,35% de la population de ces établissements. Cet échantillon comporte essentiellement des étudiants inoviens, boursiers vivant en résidence universitaire, âgés de 19 à 28 ans et dont les 2/3 étaient inscrits en premier cycle universitaire. Cette population à dominante masculine-70,7% d'étudiants pour 29,3% d'étudiantes, proportion légèrement plus élevée par rapport au milieu de référence-présente deux autres caractéristiques:

- Une part importante des pères se consacre aux travaux de la terre (43,4% de pères agriculteurs).

- Viennent ensuite 34% de pères cadres moyens ou supérieurs, 13,7% d'employés subalternes et 8,9% d'artisans ou commerçants.

- Quant aux mères, elles sont souvent des femmes au foyer (44,1%); elles participent également aux activités agricoles (36,70%); 9,3% d'entre elles sont artisanes ou commerçantes; 8,7% des mères occupent des fonctions de cadres et 1,2% d'employées.

- Cette répartition a pour corollaire un taux d'analphabétisme très élevé chez les mères (81,8%) tandis que cette proportion est de moitié pour leurs conjoints: 48,7% d'analphabètes. 19,8% des pères ont effectué des études supérieures. Presque la moitié des étudiants provient donc d'un milieu analphabète.

Typologie des lecteurs

De cet échantillon se dégagent cinq types de lecteurs:

1. *Les non-lecteurs.* Environ 10% des étudiants constituent la catégorie des non-lecteurs: il s'agit d'individus n'ayant lu ni livre (durant le mois précédant l'enquête), ni revues (durant la semaine précédant l'administration du questionnaire). Ils consacrent moins d'une demi-heure par jour à la lecture et déclarent ne lire aucun des titres signalés en bibliographie par leurs enseignants.

2. *Les faibles lecteurs.* 24% des étudiants peuvent être considérés comme de faibles lecteurs. Ceux-ci lisent 1 à 2 livres par mois, 1 à 3 journaux (ou revues) par semaine à raison d'1 à 2 heures par jour.

3. *Les lecteurs moyens.* Ce groupe rassemble à peu près 49% des étudiants, c'est le plus important. Ces étudiants lisent 2 à 3 livres par mois, environ 3 journaux (ou magazines) par semaine. Leur temps journalier de lecture est de 2 heures.

4. *Les grands lecteurs.* Ils représentent 15,5% de l'échantillon et se démarquent nettement des groupes précédents par leur forte capacité de lecture: 4 à 6 livres par mois, 4 à 6 revues par semaine avec un temps de lecture allant de 3 à 4 heures par jour.

5. *Les lecteurs "voraces".* Par rapport à l'ensemble de l'échantillon, ces étudiants, lecteurs "voraces", lisent énormément: 7 livres dans le mois, 7 revues par semaine et 5 à 6 heures de lecture par

jour. Il s'agit là d'un comportement presque marginal si l'on en juge par leur proportion; 1,5% des étudiants.

Cette typologie révèle un taux relativement élevé de non-lecteurs (10%). La lecture personnelle jouant dans l'enseignement supérieur un rôle encore plus significatif qu'au lycée, cette proportion de non-lecteurs surprend quelque peu: s'agit-il d'un phénomène accidentel ou d'un rejet de la lecture? Quelle incidence cette non-lecture aura-t-elle sur la réussite scolaire? Seule une série d'enquêtes réalisées avec une périodicité régulière permettra de mesurer la réalité de ce phénomène.

Que lisent les étudiants?

Côté livres. La préparation des examens n'exclut point chez les étudiants une pratique de la lecture-détente. En effet si 58,70% d'entre eux ont lu à des fins scolaires, 30% des étudiants ont trouvé l'occasion de parcourir des titres de littérature générale. Il existe donc un intérêt assez vif pour la littérature.

Interrogés sur leurs préférences littéraires, 60,50% des étudiants citent en première position le roman (toutes catégories confondues: policier, sentimental, historique, science-fiction, etc.). Parmi les préférences citées en deuxième position, apparaît à nouveau le roman (28,8%) et de façon moindre le théâtre (10%). La bande dessinée domine à partir de la 3^e préférence et la poésie réussit une percée en tant que 4^e genre apprécié avec 12,20% des réponses.

Ainsi la littérature exerce un attrait certain sur les étudiants mais seuls 33% d'entre eux puisent dans la production nationale (CEDA, NEA). Un tiers de ces lecteurs confondent le CEDA et les NEA et attribuent faussement des titres à l'un ou l'autre éditeur. Les étudiants ont lu de 1 à 11 titres du CEDA ou des NEA durant les 17 mois précédant l'enquête. Les ouvrages cités représentent 16,50% des titres au catalogue 1986 du CEDA et 13,78% des titres aux NEA. La domine à nouveau le roman avec 38,50% des titres cités. Les livres les plus lus sont pour le CEDA, *La carte d'identité* de J. M. Adiaffi et *Les frasques d'Ebinto* de A. Koné; pour les NEA, *Le sursaut national* de L. D. Fologo, *Sous le pouvoir des Blakoros* (tomes 1 et 1) de A. Koné et *La révolte d'Affiba* (Regina Yaou).

Les étudiants déclarent les avoir lus par goût personnel, par souci de culture générale, ou encore par contrainte scolaire. Quant à ceux qui n'ont pas lu de titres de ces maisons d'édition, ils évoquent le

manque de temps (26%) ou d'information (11,2%). Certains estiment médiocre la production littéraire de ces deux éditeurs (15%). D'autres sont rebutés soit par l'aspect des livres (1,3%) soit par leur prix élevé (2,5%). En définitive 16% des étudiants jugent de manière défavorable les éditeurs nationaux tandis que 15% en sont par contre satisfaits. Néanmoins l'ensemble de cet échantillon reste largement tributaires de la production étrangère.

Côté journaux. Les journaux et magazines remportent un franc succès auprès des étudiants: 89% des étudiants ont lu 1 à 9 journaux (ou revues) durant la semaine précédant l'enquête.

Les étudiants ne lisent généralement qu'un seul type de journaux: en première position se trouve, de toute évidence, la presse d'information générale qui domine également en seconde position. Cependant elle est fortement concurrencée par des magazines d'information politique. Ainsi 50,80% des étudiants lisent conjointement *Fraternité-Matin* et *Ivoire-Dimanche*, 21,50% *Fraternité-Matin* et un magazine du groupe *Jeune Afrique*, 7,9% *Fraternité-Matin* et *le Monde*. Le choix de ces supports d'information révèle une volonté de maîtriser l'environnement immédiat tout en étant sensible aux problèmes du continent africain. A ce niveau, il n'y a pas de différenciation sexuelle des lectures, par contre les besoins secondaires d'information divergent de manière significative:

- les étudiants se démarquent des étudiantes avec 19,9% d'écart pour ce qui est de la presse féminine.
- l'écart s'accroît quand on passe au 3^e type de périodique lu. Les étudiants consomment d'avantage la presse économique, sportive ou spécialisée (11,8% à 28,6% d'écart par rapport aux étudiantes). Et les jeunes femmes s'intéressent plutôt aux magazines de santé (28,40% d'écart par rapport à leurs camarades masculins).

Une attitude est cependant commune aux étudiants des deux sexes: ils boudent unanimement les revues universitaires. 7 étudiants (2% de l'échantillon) donnent trois titres de revues: *Kasa bya Kasa*, la revue de l'ILENA et *Olifant*.

S'agit-il d'une mauvaise circulation de l'information au sein de l'université ou d'une désaffection pour les publications universitaires? 58,70% des étudiants ont lu au moins un livre pour préparer les

examens et presque aucun d'entre eux n'a songé à la production interne! Il y a là matière à réflexion.

Comment les étudiants se procurent-ils les livres et journaux?

L'emprunt, pendant la période d'enquête, est une pratique bien plus généralisée que l'achat de livres ou périodiques. 56,90% des étudiants ont dépensé entre 200 et 50.000 F CFA; les dépenses les plus faibles correspondent à l'achat de journaux, les plus élevées à des acquisitions de livres. 61% des dépenses se situent entre 200 et 5.000 F CFA et elles ont eu pour cadre trois librairies: Carrefour, la Librairie du Parc et la Librairie de France.

- 85,50% des étudiants ont déclaré qu'ils empruntent des imprimés à leurs amis
- 58,6% se sont adressés à des bibliothèques universitaires
- 38,70% aux enseignants
- Les bibliothèques des centres culturels étrangers sont peu fréquentées
- 17,8% des étudiants y ont eu recours.

L'absence ou les difficultés de contact avec les enseignants, le manque de disponibilité des étudiants et l'inadéquation des fonds des centres culturels aux préoccupations des étudiants sont autant de facteurs explicatifs des faibles scores recueillis par les deux derniers modes d'emprunt.

La qualité des relations entre les individus conditionne pour de nombreux étudiants l'approvisionnement en livres et revues.

Que représente la lecture pour les étudiants?

Les étudiants reprennent à leur compte le discours des intellectuels sur la lecture: 65,60% d'entre eux affirment lire pour s'instruire et/ou se cultiver. Alors que 41,30% de ces étudiants ont lu pour se distraire, ils ne sont que 33,8% à évoquer l'aspect ludique de la lecture. Il s'agit ici d'une tentative de se valoriser vis-à-vis de l'enquêteur en privilégiant l'aspect "noble" de la lecture. Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue que 12 ans (au moins) de scolarité ont durablement imprégné les étudiants de cette conception "instrumentale" de la lecture.

Les conclusions de l'enquête

Les résultats de l'enquête entérinent finalement les hypothèses de départ à savoir l'influence de l'environnement familial, la différenciation des lectures selon le sexe et l'aspect utilitaire de la lecture.

En effet parmi toutes les variables susceptibles d'expliquer les habitudes de lecture des étudiants, le niveau d'étude et la profession du père semblent déterminants. Les étudiants issus d'un milieu "favorisé" s'insèrent dans la catégorie des lecteurs moyens, des grands lecteurs ou des lecteurs voraces.

Quant à la différenciation des lectures selon le sexe, elle est particulièrement marquée en ce qui concerne les besoins secondaires en information: presse féminine et magazines de santé pour les filles; revues économiques, sportives ou spécialisées pour les garçons. Par contre, il n'apparaît pas de différence significative pour les genres littéraires.

Enfin, la lecture représente avant tout pour tous les étudiants interrogés un moyen d'accès à l'instruction ou à la lecture.

Les limites méthodologiques et les axes complémentaires de recherche

La définition des concepts

L'étudiante utilise alternativement les termes: imprimé, écrit, ouvrage, livre, sans pour autant donner une définition précise de ces mots. Or bien souvent, dans l'esprit des enquêtés, il existe une confusion sémantique au niveau de ces termes. Par exemple, un scientifique appellera "livre" une revue scientifique de 200 pages.

De même, les genres auxquels s'est limité l'étudiante (roman, périodiques, presse, magazines) ne sont explicités nulle part dans le mémoire, encore moins les catégories de roman qui paraissent tout à fait arbitraires. En effet, un roman sentimental peut désigner aussi bien un "Harlequin" qu'un roman-photo dans l'esprit de beaucoup de Jeunes filles. Quant à la "presse féminine", englobe-t-elle également le roman-photo?

Ainsi, l'absence de définition des concepts entraîne des ambiguïtés et un flou qui ne permettent pas de considérer à leur juste valeur les réponses obtenues.

La typologie des lecteurs et les lectures

Un lecteur "vorace" de magazines peut-il être comparé à un lecteur "vorace" de livres car "lire un magazine, dont le contenu est par définition séquentiel, et lire un livre, ne demandent pas la même organisation mentale, le même niveau culturel. Les deux lectures ne sont pas comparables, elles ne mettent pas en jeu les mêmes acquisitions culturelles" (4).

Un étudiant peut également s'estimer "non-lecteur" parce qu'il déteste la lecture (ITEM qui n'apparaît jamais au cours de l'étude) ou tout simplement parce que ses lectures ne correspondent pas à la vision "élitiste" de la lecture véhiculée inconsciemment par le questionnaire. N'oublions pas que les étudiants constituent un public de "lettrés" au sens noble du terme. On retrouvera donc dans leur réponse, les notions de culture "légitime" ou de culture "cultivée". C'est pourquoi la Bande dessinée et le Polar ne représentent respectivement que 5,2% et 18% des lectures des étudiants, tous sexes confondus. Ces chiffres sont en contradiction totale avec les statistiques de lecture de la Bibliothèque du Centre Culturel Français où ces genres littéraires rencontrent un franc succès auprès de la Jeunesse Ivoirienne.

Dans notre pays, l'accès au pouvoir social passe par la domination l'écrit. L'étudiant qui se dit "lecteur" exerce cette activité de façon utilitaire pour acquérir des connaissances, bref "arriver". C'est pourquoi les titres de livres cités correspondent en majorité aux ouvrages inscrits aux programmes universitaires, pour la littérature africaine.

Conclusion

En conclusion, toutes ces remarques prouvent que d'autres axes complémentaires de recherche seraient nécessaires pour éviter des généralisations abusives. L'intérêt de cette recherche est grand, on ne peut le nier. Mais les mécanismes d'acquisition de lecture des étudiants, leur vécu socio-affectif, leurs habitudes de lecture, ne peuvent être pris en compte par ce type d'étude. C'est à ce niveau que la recherche qualitative permet d'affiner les réponses obtenues. Elle permet d'expliquer et d'éclaircir les données quantitatives de l'enquête par questionnaire.

Dans le domaine de la recherche sur la lecture en Afrique, les chercheurs ont rarement utilisé les interviews individuelles approfondies.

Or lire est un acte pluriel par excellence: il existe en effet plusieurs lectures à des moments divers d'un même ouvrage. Le "qui lit quoi?" et le "comment on lit?" sont souvent solidaires d'une même réalité. En Afrique, la situation est d'autant plus complexe que l'acte de lecture ne s'intègre pas dans l'inconscient collectif des populations. Comme le disait Bénichou, même si le livre a un statut social d'une grande valeur, il existe tout de même, en Côte d'Ivoire toute une partie de la population pour laquelle l'écrit ne présente aucune utilité et qui ne se vit pas comme rejetée dans la société.

C'est pourquoi l'étude de la non-lecture permet d'offrir un éclairage particulier de la lecture. Nous pensons que les méthodes qualitatives seraient d'autant plus appropriées en Afrique que la lecture y possède un statut ambigu, qui influence souvent les enquêtés aussi bien que l'enquêteur. En effet, les conditions d'utilisation de ce type de méthodes sont réunies si l'on veut effectuer une recherche approfondie:

- Il s'agit d'un sujet complexe et délicat (il fait appel aux fantasmes personnels, à l'apprentissage de la lecture et au vécu familial).
- La pression des "pairs" est très grande et peut voiler le sens des résultats (on l'a vu lors de l'enquête où les étudiants tentent de se conformer à l'image sociale que l'on se fait d'eux mêmes).

Il s'agissait ici de dégager des pistes de réflexion, de tenter d'autres méthodes de recherche pour obtenir de meilleurs résultats.

Pour notre part, nous estimons que la recherche sur la lecture est une nécessité pour les pays africains et qu'elle concerne tous les chercheurs universitaires. Elle ne doit plus être la chasse gardée des sociétés d'études occidentales, car seule cette recherche de fond fournira les éclaircissements nécessaires à l'élaboration de programmes culturels adaptés aux besoins locaux. Ne nous leurrions pas, aucune campagne de promotion du livre et de la lecture ne parviendra au succès sans s'appuyer sur la connaissance précise des pratiques et des motivations des populations visées.

Notes

1. Benichou, Jean Pierre. (1985). *Les obstacles à la lecture République de Côte d'Ivoire*. UNESCO, Paris.
2. *Le Livre en Côte d'Ivoire* (1990). Rapport de la Banque Mondiale.
3. Dailly, Patricia (1986). *Les étudiants Abidjanais et la lecture*. Mémoire de Maîtrise en sciences de la communication.
4. Robine, Nicole (1984) *Les Jeunes travailleurs et la lecture*. La Documentation française, Paris.

